

POTSDAMER NEUESTE NACHRICHTEN, 26.11.2016

## **La présence étrange du scribe réfractaire**

D'Astrid Priebes-Tröger

« Ton und Kirschen » a présenté la première de sa pièce « Bartleby » au théâtre de la Fabrik à Potsdam.

Quel texte, cette nouvelle de Hermann Melville ! Écrite en 1853, elle raconte le destin du scribe Bartleby, employé au sein de l'étude d'un vieux notaire à New-York. Une histoire qui a depuis poussé bon nombre de chercheurs en sciences humaines à décortiquer la plus douce des formules de protestation et de refus : « I would prefer not to », « J'aimerais autant pas ».

Il aura fallu pas moins de deux décennies à la troupe de théâtre itinérant « Ton und Kirschen » pour s'atteler à cette œuvre aux multiples facettes. Pas seulement en raison de sa complexité, mais aussi parce qu'il n'est pas simple de trouver un comédien capable d'incarner ce mystérieux scribe. L'Italien Stefano Amori a réussi ce pari audacieux. Quelle chance, pour Ton und Kirschen, d'avoir fait la connaissance de ce jeune homme durant l'été 2016 ! Avec ses yeux sombres, ses cheveux bouclés, sa nature placide et sa silhouette élancée, le comédien a, lors de la première de la pièce à la Fabrik, conquis la plupart des spectateurs.

Son personnage dégage une présence incroyable sur scène, même lorsque son chef (Rob Wyn Jones) l'isole derrière un paravent pour éviter que ses collègues quelque peu agités, Turkey (David Johnston) et Tipper (Nelson Leon), le dérangent dans son travail. Bartleby besogne sans relâche, probablement sans commettre la moindre erreur, mais aussi sans manifester une once d'émotion. Dès qu'il apparaît sur scène, le public n'entend plus que le grattement fantomatique et régulier de sa plume sur le papier. Les trois autres personnages - dont le coursier, Ginger Nut (Victor Cuevas) - ont leurs habitudes favorites et leurs humeurs, largement tolérées par le chef de l'étude. On pourrait croire qu'il s'agit là d'une simple caricature du « bon vieux » monde du travail émaillé de pauses régulières. Mais la troupe de théâtre « Ton und Kirschen », dirigée par Margarete Biereye et David Johnston, ne se contente pas de broser un tableau pseudo idyllique : elle dresse plutôt un portrait du travail et du vivre ensemble capitalistes, constellé de fortes failles. De quoi permettre à David Johnston de laisser libre cours à son naturel clownesque. Dans cet univers paradoxal, la figure de Bartleby, sorte de robot à l'apparence humaine - qui garde une distance bénigne - prend tout son sens et le travail de bureau moderne et quotidien envahit dangereusement l'espace de manière presque étouffante. La pièce aurait pu continuer dans ce sens si Bartleby n'avait pas soudainement cessé toute activité.

Passage à vide, burnout, manque de motivation ? Une chose est sûre : le jeune homme n'en fait plus qu'à sa tête. Bartleby renonce presque à tout

– et va jusqu'à arrêter de respirer. On n'avait encore jamais vu de résistance aussi passive et conséquente. Incroyable, la façon dont Stefano Amori se laisse transporter, tel un mannequin inerte, lors du déménagement du bureau ou encore la manière dont il s'effondre en prison. Le comédien italien est diplômé de l'école internationale de mimodrame de Paris « Marcel Marceau » et il a appris à faire des acrobaties au sol dans une école de cirque.

L'atmosphère globale est imprégnée - outre la colère - d'une profonde tristesse : Bartleby se retrouve seul dans son bureau nocturne. Il se tient alors devant une fenêtre qui semble se déplacer à travers la pièce et ne suit plus que son propre reflet. Quel narcissisme, quelle solitude ! Lors de la scène finale, le notaire lance à Bartleby, ainsi qu'à l'humanité tout entière, un simple « Ah, l'humain... ». Une pièce touchante et dérangeante à la fois.